

— Oh ! se dit-il tout rassuré, quel mépris pour cet homme ! Il s'est sans doute passé une scène dont elle doit avoir hâte de me faire le récit.

Et, dans son impatience, le mari s'approcha de sa femme qui emplissait les tasses :

— La soirée a dû être bien longue pour vous, ainsi laissée seule, chère amie ? lui dit-il à voix couverte.

— C'est vrai, fit-elle.

— Et il ne vous est arrivé aucune visite ?

Mme de Jozères ne leva pas sa tête penchée sur le plateau et elle répondit d'une voix calme :

— Aucune.

L'époux resta impassible à ce mensonge, mais une froide colère lui monta au cerveau.

— Ils sont d'accord, se dit-il.

Perrier prit la première tasse versée, qu'il alla offrir à Mme d'Armangis retournée sur sa causeuse. Comme il revenait vers le guéridon, il s'écria tout à coup :

— Ah ! que vois-je ?

Et arrachant la touffe de lilas du vase de Saxe, il la jeta dans le feu.

Mme de Jozères eut un regard étonné qui demandait compte à son père du motif qui lui faisait ainsi saccager ses fleurs.

Le docteur éclata de rire.

— Oui, mignonne, tu dois me croire fou, mais figure-toi que ce grand et solide garçon que tu vois là se trouve mal à l'odeur du lilas. S'il s'était approché du guéridon, crac ! il se serait pâmé !

A la vue de ces fleurs près desquelles il s'était imprudemment tenu sans se plaindre, Avril comprit sa bévue. Un tout petit rire moqueur qui se fit entendre derrière son dos lui prouva que Mme d'Armangis s'était aperçue de son oubli.

— Aie ! je suis pincé ! De Jozères a-t-il fait aussi la même remarque ? se demanda-t-il.

Au même moment, le gendre, continuant l'explication commencée par son beau-père, ajouta :

— Oui, ma chère amie, un bouquet de lilas que tenait Mme d'Armangis a causé un tel malaise à M. Avril que, pendant une demi-heure, nous n'avons su ce qu'il était devenu. Il avait été respirer le grand air.

— C'est le meilleur remède en pareil cas, dit tranquillement Mme de Jozères que son mari observait.

Et elle se mit à emplir les tasses à nouveau. Mais si sa voix était calme, sa main tremblait à tel point que son père s'écria tout alarmé :

— Tu as la fièvre, mon enfant. Pardonne-moi ma cruauté d'avoir insisté pour te faire venir ici. Va te reposer. Nous t'excusons tous de ne pas rester plus longtemps.

— Oh ! merci ! murmura Léontine qui, après un salut adressé à la ronde, se dirigea vers la sortie.

Près de la porte se tenait Avril, un peu éloigné des autres assistants. Au passage de Mme de Jozères, il s'inclina.

— Lâche !!! dit-elle d'un ton qui ne put être entendu que de lui.

Le mari n'avait pas saisi le mot, mais il vit le brusque mouvement fait par Paul en recevant l'insulte.

— Elle lui a parlé, pensa-t-il.

— Mme de Jozères sortait à peine que Mme d'Armangis s'écriait en regardant la pendule :

— Ah ! grands dieux ! déjà minuit ? Moi qui oubliais que j'ai une soirée qui m'attend à ma sortie des Italiens. On ma justement fait bien promettre d'y paraître.

Et, tout en parlant, elle s'était levée pour partir.

— Je vais vous mettre en voiture, dit Perrier en lui posant sur les épaules sa sortie de bal qu'elle avait, en entrant, jetée sur un siège.

— Me mettre en voiture ? ne pensez-vous plus que j'ai ce soir un cavalier ? répondit-elle en souriant à Avril.

Ce dernier prit son chapeau avec empressement et, après les adieux faits, suivit la belle blonde.

Quand il l'eut aidée à monter en voiture, il se tint à la portière :

— Quand dois-je vous revoir ? demanda-t-il d'une voix suppliante.

— Bientôt, croyez le bien... ne fût ce que pour avoir des détails sur ce fameux souper que vous prétendez avoir fait avec moi, après le bal.

— Vous ne voulez donc pas avouer ? Vous savez pourtant que je dis la vérité... Faut-il que je vous le prouve ?

— Oui, mais plus tard, car, à vous écouter portière ouverte, j'attraperais un gros rhume qui reculerait le moment de vous revoir.

— Et quand viendra ce moment ?

— Demain ! dit-elle en lui tendant une main sur laquelle il déposa un baiser.

Resté seul, le jeune homme reprit lentement le chemin de sa demeure en songeant à sa soirée.

— L'autre m'a appelé lâche ! murmura-t-il avec un frémissement de colère.

En arrivant, il trouva Bourguignon qui l'attendait.

— Monsieur est-il content ? demanda le vieux serviteur.

— Oui, j'ai bien dîné, puis j'ai bâguenaudé sur les boulevards et j'ai fini par retourner fumer quelques cigares dans un cabaret à la mode, répondit Avril qui s'était promis d'être discret envers son domestique.

— Alors, monsieur a fumé de bien bon tabac, car son odeur embaume les vêtements, répliqua le vieillard en flairant l'habit, ôté par Paul, à l'endroit de la manche sur lequel Mme d'Armangis avait posé son bras.

## IX.

L'héritier dormit comme une souche.

Il était plus de midi quand il fut éveillé par un vacarme, dont il ne put se rendre compte, car il cessa aussitôt, et le jeune homme n'entendit plus que le bruit de la porte d'entrée qui se refermait.

Quand Bourguignon se glissa dans la chambre, avec le plateau du déjeuner à la main, il trouva son maître assis sur son séant et l'oreille encore aux écoutes. A cette vue le bonhomme sourit en disant :

— Si je me suis permis d'entrer ainsi chez monsieur, c'est que j'étais bien sûr que son sommeil n'avait pu résister à un pareil tintamarre.

— C'est vrai. Quelle était donc la cause de ce fracas qui m'a réveillé en sursaut ?

— La visite de certain sourd de votre connaissance auquel j'ai eu toutes les peines du monde à faire entendre que vous n'étiez pas visible. J'avais beau m'époumoner, il prétendait que je lui mâchais mes mots.